

Témoignage : « Confinement, quand tu nous tiens ! »

Alix Enriquez

Je ne suis ni psychologue ni psychiatre ni même analyste mais, en tant que membre de la FEDEPSY et plus humblement en tant qu'être humain, je voudrais témoigner avec un peu de légèreté et de désinvolture des angoisses qu'a suscitées pour moi le déconfinement. Jean-Richard Freymann évoquait il y a peu « l'état hypnotique » dans lequel, nous a plongés le confinement. Et il est vrai que, pendant toute cette période de repli et de retrait social, j'étais parfaitement heureuse comme un poisson rouge dans mon bocal, n'ayant besoin de rien d'autre que de me sustenter et de faire de la gymnastique dans mon aquarium-aquagym trop peu exécutée à mon goût puisque le confinement m'a fait prendre quelques kilos dont je n'avais pas besoin ! Mais bon, cela est une autre histoire. Revenons à nos moutons.

Lors du confinement, en effet, cet état de sérénité où m'étaient soustraits les choix périlleux de la vie quotidienne ordinaire, m'a étrangement grisée. Esclave de l'immobilité, j'étais pourtant très heureuse de cette condition qui me ravalait à un état infantilisé, presque larvaire. Ainsi, pour mon bonheur le plus total, ma responsabilité d'être humain se trouvait soudainement annihilée, et ce, avec l'entière bénédiction du gouvernement qui ne nous laissait à juste titre, en raison de l'épidémie, d'autre choix que de rester calfeutrés chez soi.

A contrario, le déconfinement a signifié chez moi la reprise de mes tâches quotidiennes, de ma responsabilité d'être humain pleine et entière avec tout ce que comporte cette difficile mission, celle de devoir se conduire en bonne citoyenne, en bonne mère de famille, en animal social digne de ce nom. Et moi qui, au fond, suis terriblement solitaire, presque une ermite ou une anachorète, j'ai dû à nouveau affronter la foule, l'arène sociale et le regard d'autrui qui m'effraient. J'ai dû à nouveau jouer mon rôle de dame honorable, celui qu'on attend de moi dans l'espace public, rôle qui confine d'ailleurs parfois à celui d'un pantomime articulé, uniquement mû par les conventions et la bien-pensance généralisée. Et j'ai donc dû de nouveau faire des choix, assumer ma condition d'adulte et ma liberté de

mouvement... sous contrôle ! Ainsi, la liberté, cette liberté de se mouvoir au sein de l'espace social, est-elle toujours bonne à prendre ? Rien n'est moins sûr.

Et même aujourd'hui, alors que je suis en vacances et que je peux à nouveau voyager, je ne parviens plus à jouir entièrement de ma faculté d'aller et venir enfin recouvrée. Lorsque, entre les sentiers vosgiens blessés de soleil, jalonnés de mûres sauvages et de pommiers, je respire le parfum d'une exquise insouciance, le bonheur simple de pouvoir respirer un fruit odorant, de cueillir un grain de lavande, un tournesol entre mes mains ; même dans ces moments d'errance et d'exquise félicité, le vertige de la liberté enfin reconquise me fait peur. Même cette véritable liberté « du promeneur solitaire¹ », et non plus cette liberté sociale contrôlée, me pose question à présent.

Et gronde alors en moi ce hurlement de loup garou, cet appel poignant quasi-ancestral, à retourner dans ma grotte, comme à l'état fœtal, à retrouver cet état archaïque d'osmose avec moi-même, comme une exhortation à un perpétuel confinement.

À quand donc un reconfinement ?

¹ J.-J. Rousseau (1782), *Les rêveries du promeneur solitaire*.